



Stig Dagerman, en 1949, entouré (de h. en b. et de g. à dr.) des actrices Stina Stahle, Irma Christenson, Eva Stiberg et Nancy Dalunde. ALAMY STOCK PHOTO

FLORENCE NOIVILLE

En 1941, un Suédois de 18 ans s'inscrit au Club des jeunes anarcho-syndicalistes de Stockholm. Il s'appelle Stig Jansson, s'essaie avec talent à la littérature et, pour donner plus de poids encore à ses écrits, décide de changer de nom. Il sera Dagerman. Stig Dagerman (1923-1954). En suédois, *dager* désigne la lumière du jour naissant, l'espoir. Dagerman se veut donc l'écrivain d'une aube nouvelle et pleine de promesses. Hélas, à mesure que son œuvre se déploie, elle se révèle hantée par l'impossibilité du bonheur, tant collectif qu'individuel. Et bientôt placée sous le signe de ce que l'auteur appelle lui-même *La Dictature du chagrin* (Agone, 2009).

Le 4 novembre 1954, dans le garage de sa maison, à Stockholm, Dagerman allume le moteur de sa voiture. Les gaz d'échappement envahissent ses poumons. Il meurt à l'âge de 31 ans, laissant derrière lui une douzaine d'ouvrages traduits en français parmi lesquels *L'île des condamnés* (1946; Agone, 2009), *L'Enfant brûlé* (1948; Gallimard, 1956), ou encore ce texte court et culte, demeuré un véritable phénomène de librairie depuis sa sortie, en 1952: *Notre besoin de consolation est impossible à rassasier* (Actes Sud, 1981). «31, c'est peu», remarque l'écrivain Christophe Fourvel, qui intitule ainsi le magnifique livre qu'il lui consacre à La Fosse aux ours. L'écrivain aurait eu 100 ans cette année. Célébré aussi par l'essai de Claude Le Manchec, *Le Rire caché de Stig Dagerman* (L'Élan, 300 pages, 15 euros), cet anniversaire est l'occasion de revisiter les thèmes-clés de cette prose ardente, douloureuse et tremblée. Une œuvre qui blesse ou qui brûle dès qu'on s'en approche.

## Honte

Seule ou avec la culpabilité, sa complice de toujours, la honte s'insinue partout sous la plume de l'écrivain. Elle pointe son nez dès son tout premier texte, écrit à 18 ans pour un concours de nouvelles («Le Chien et le destin», *Notre plage nocturne*, Maurice Nadeau, 1988). L'écrivain y compare l'animal et l'humain. Le chien, écrit-il, «s'accroupit dans le sable et fait ce que tout le monde est obligé de faire. Mais il n'a pas honte. La honte, c'est pour les hommes. Seuls les hommes éprouvent de la honte. Au mauvais moment malheureusement». Nous sommes en 1941. Dagerman fait allusion à la décision de la Suède d'opter pour la neutralité pendant la seconde guerre mondiale. Il voit la Norvège occupée et la Finlande en guerre contre le géant soviétique. Il n'est pas fier de son pays. Cinq ans plus tard, dans *L'île des condamnés*, il reviendra sur ce qu'il considère comme un «drame» majeur du XX<sup>e</sup> siècle: l'avènement d'un monde où la fraternité n'est plus.

Sur le plan personnel, c'est une honte sociale qui le tourmente. Ses protagonistes souffrent de leurs origines paysannes, du fait d'avoir été, comme Dagerman, abandonnés dans l'enfance, d'avoir grandi dans une pauvreté sans nom. Un complexe de classe que l'on voit ressurgir dans la nouvelle intitulée «La Voiture de Stockholm» (*Le Froid de la Saint-Jean*, Maurice Nadeau, 1988). Le jeune narrateur vit dans une ferme de l'Uppland. Un jour, une auto magnifique arrive de la capitale, et voilà que Rosa, la vache, raye d'un coup de corne sa rutilante carrosserie! A l'intérieur, un homme habillé de blanc et une fillette de l'âge du héros... Ce dernier est pétrifié. Pieds nus dans un fossé, il s'attend à être réprimandé, puni peut-être. Mais la chute de Dagerman est plus terrible encore. L'homme sort inspecter la voiture, la fillette ouvre sa vitre, mais ni l'un ni l'autre n'ont un regard pour le petit «va-nu-pieds». L'auto repart, «laissant dans la poussière de la ferme un mégot de cigare». Quant au garçon, il aura une fois de plus «échoué à exister». Plus tard, devenus adultes, certains personnages de Dagerman auront honte de leur honte. Mais ce sentiment au carré, loin de les guérir, viendra au contraire les torturer doublement.

# Stig Dagerman, morceaux choisis

**L'auteur suédois, qui s'est suicidé dans sa trentaine, aurait eu 100 ans cette année. Écrivain du réconfort impossible et de l'«échec à exister», il est au cœur de «31, c'est peu», de Christophe Fourvel**

## Consolation

On la cherche partout chez Dagerman, en particulier dans cette confession au titre inoubliable, *Notre besoin de consolation est impossible à rassasier*. Dans «consoler», on entend le latin *cum* et *solus*, c'est-à-dire à la fois «avec» et «seul». Mais *solus* veut aussi dire «entier». Etymologiquement, la consolation est ce qui «rend entier». Métaphoriquement, ce qui permet de former un tout à partir de morceaux.

Quels morceaux? On est frappé par le lien qu'établit ici l'écrivain entre le réconfort impossible et le dénuement total qui est le sien. Je suis «dépouvé de tout», écrit-il. De foi tout d'abord («Je ne puis donc être heureux, car un homme qui risque de craindre que sa vie ne soit une errance absurde vers une mort certaine ne peut être heureux.») Et il ajoute: «Je n'ai rien reçu en héritage. On ne m'a pas légué la fureur bien déguisée du sceptique, les ruses de Sioux du rationaliste ou la candeur ardente de l'athée.» Bref, rien qui puisse donner une cohérence, le consoler. S'il y a bien, pourtant, une chose qui n'est qu'à lui, un bien qu'il possède en propre, c'est son talent. Mais cette richesse est le contraire d'un réconfort. «Quelle épouvantable consolation que ce qui me fait simplement ressentir ma solitude cinq fois plus fort.»

## Voyage

Proches ou lointains, réels ou imaginaires, allégoriques ou fantasmés, des voyages de toute nature rythment l'œuvre de Dagerman. Il y a celui, intérieur (il n'aura jamais lieu), que l'écrivain a toujours rêvé de faire en Chine – à la place, il s'embarquera pour l'Allemagne en 1946-1947 et en tirera un essai saisissant, *Automne allemand* (Actes Sud, 1980), au cours duquel il erre dans les ruines des villes anéanties par les bombardements. Il y a celui, initiatique, de «Voyage du samedi» (*Le Froid de la Saint-Jean*), où une jeune fille vit son premier émoi amoureux avec l'étrange passager d'un train de banlieue. Il y a aussi les virées infructueuses, comme celle du lord qui veut voguer en bateau sur «une eau vraiment verte», mais d'un vert qu'il ne trouvera évidemment jamais («Quand j'ai ramé pour un lord», *Le Froid de la Saint-Jean*). Ou encore la fuite énigmatique de cet homme qui décide de quitter sa maison après avoir effacé toutes les traces de sa présence sur terre («Le Départ», *Notre plage nocturne*). Enfin, il y a l'ultime, le tant redouté grand voyage. Grand? Au contraire: «tout petit», humble, léger, juste un petit trajet vertical. Dagerman l'évoque dans un poème gravé sur sa tombe: «A quelle vitesse les érables jaunissent/qui illuminent notre promenade dans le parc/Mourir, c'est faire un tout petit voyage/Depuis la branche jusqu'à la terre ferme.» ■

## Un coup de foudre amical

ON ÉCRIT POUR UN AMI INCONNU, et puis, un jour, on le rencontre. C'est ce qui s'est passé entre Stig Dagerman et Christophe Fourvel. En lisant *Le Condamné à mort* (Actes Sud, 1983), le Français a eu un coup de foudre d'amitié pour le Suédois («Mon ami Stig Dagerman» est d'ailleurs le titre de la belle création radiophonique qu'il lui a consacrée en 2022 sur France Culture). Il a tout dévoré, a appris sa langue, est parti à Stockholm et à Alvkärlaby, son village d'enfance. Écrivain lui-même, Christophe Fourvel a fini par faire de ce compagnonnage un livre splendide, calme, mûri, magnifiquement ciselé. Un ouvrage qui n'est ni biographie ni essai littéraire; ni carnet de voyage ni méditation personnelle. Mais tout cela à la fois, fragmenté en un feu d'éclats polychromes qui tentent d'approcher, sous tous les angles imaginables, cet auteur météore que l'on ne connaît souvent en

## Serpent

C'est un animal omniprésent chez Dagerman – notons que le lézard l'est aussi, mais sous une forme nettement moins invasive. Faut-il voir en lui une connotation biblique ou sexuelle? Non, le serpent dagermanien – bête à sang froid, gluante, insaisissable, venimeuse peut-être et qui rampe à nos pieds à notre insu – est l'incarnation de la peur. Dans l'œuvre de l'écrivain, il ondule furtivement, se faufile d'un roman à l'autre, à commencer par celui qui en porte le titre, *Le Serpent* (Denoël, 1966). Dans «L'Homme étranger» (*Notre plage nocturne*), il sème la panique à travers une caserne, «passe entre les arbres comme un éclair». Partout il se tord, s'entortille et continue, comme la peur, de remuer quand on lui coupe la tête. Que nous dit Dagerman de ce reptile? Qu'il doit être saisi à pleines mains. Car, explique-t-il, «la tragédie de l'homme d'aujourd'hui», c'est qu'«il a cessé d'avoir le courage d'avoir peur». Conséquence: il «abandonne les activités qui l'inquiètent» pour finir par «ne plus penser». A l'opposé, «l'homme angoissé (...), celui qui va au fond de sa peur, qui la connaît et la craint le moins parce qu'il la fréquente sans arrêt, cet homme, c'est le poète. Être poète ne signifie-t-il pas être plus angoissé que tous les autres?». Et écrire, n'est-ce pas d'abord cela, apprivoiser une peur, la rendre plus docile: se transformer en charmeur de serpents?

France que pour un seul livre, le célébrissime *Notre besoin de consolation est impossible à rassasier*. Non moins impossible à rassasier, l'appétit du lecteur pour cette approche délicate, érudite, jamais pesante, respectueuse du mystère de l'homme et de sa fin tragique, alors qu'il venait d'épouser, en 1953, l'actrice suédoise Anita Björk.

L'existence, pour Dagerman, était comme une poupée russe: dans la dernière, il y avait «un saut dans un grand trou». Dans la dernière poupée de 31, c'est peu, on trouve au contraire une surprise, un inédit du grand écrivain. Et quelque chose comme un élan. Ou une envie double: relire l'œuvre de Dagerman, mais aussi découvrir celle de son «ami». ■ FL.N.

31, C'EST PEU.  
STIG DAGERMAN (1923-1954),  
de Christophe Fourvel,  
La Fosse aux ours, 192 p., 21 €.